

Jus et ritus. Rechtshistorische Abhandlungen über Ritus, Macht und Recht (éd. Ivan Biliarsky), Iztok-Zapad, Sofia, 2006, 283 p.; *Les cultes des saints souverains et des saints guerriers et l'idéologie du pouvoir en Europe Centrale et Orientale*, (éd. Ivan Biliarsky et Radu G. Păun), Bucharest, New Europe College, 2007, 334 p.; *The Biblical Models of Power and Law*, (éd. Ivan Biliarsky et Radu G. Păun), Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 2008, 310 p.

Il est clair que les possibilités ouvertes par le *New Europe College* de Bucarest nous permettent de jauger nos propres problèmes et qu'en histoire, comme pour les autres sciences dites « humaines », les jeunes chercheurs, attirés par l'autonomie que le Collège assure, ainsi que par la liberté du dialogue qui a soudé leur groupe, se posent de nouvelles questions. Les trois volumes que j'ai aujourd'hui l'honneur de présenter en sont une preuve. Leur récente parution est à cet égard révélatrice de l'émergence d'une équipe qui, à l'occasion, a su se joindre quelques collègues étrangers dont le surplus d'expérience pouvait leur être utile.

Il est également clair que le débat, à chaque fois qu'il fut repris, s'est développé autour d'un thème commun, celui du rapport entre pouvoir, droit et religion. En même temps, on aura compris l'ambivalence des thèmes religieux : réflexion théologique et rituel mobilisateur (c'est surtout ce dernier aspect qui a retenu l'attention des auteurs).

Prenons par exemple le volume publié à Sofia, sous l'égide de l'Institut bulgare de philosophie et de culture médiévale, par les soins d'Ivan Biliarsky, *Jus et ritus. Rechtshistorische Abhandlungen über Ritus, Macht und Recht*. Que ramène Biliarsky dans son filet ? Une mosaïque de Montecassino qui, au dessus de la tombe de saint Benoît, fait voir l'identité entre Liturgie et Loi de Dieu. Et l'on nous rappelle la frappante formule de l'Anonyme d'York, selon laquelle le Christ, roi et prêtre, est l'époux de l'Eglise. Ajoutons d'ailleurs que *lex* en latin de basse époque, donc en latin chrétien, comme aussi *lege* en ancien roumain, signifie religion. Cette page inaugurale de notre ami évoque délibérément le champ de recherches arpenté par ses collaborateurs.

C'est ainsi que Theodor Piperkov analyse des textes juridiques latins du temps de la République qui éclairent l'organisation des cultes de la Rome primitive. Georgi Kapriev étudie le cérémoniel byzantin d'une controverse théologique qui s'est déroulée en 1136 en présence de l'empereur Jean II Comnène, telle qu'elle fut décrite par Anselme de Havelberg. Jürgen Brand relève l'importance du boire et du manger en compagnie dans le droit médiéval allemand. M. le professeur Hattenhauer met en évidence le sens du cérémoniel baroque à partir d'un événement de 1653, l'inauguration du tribunal de Wismar, dans un fief de la couronne de Suède. Des questions liées à l'onction royale ont été traitées par Ivan Biliarsky et Tania Kambourova. Le premier de ces articles fait le point des problèmes posés autour de ce sujet et qui sont encore loin d'être tous résolus, tandis que le second invoque des témoignages byzantins pour dégager la fonction politique du don de l'Esprit, symbolisé par le sacre.

Il y a lieu d'insister un peu plus longuement sur les pages de Radu Păun, intitulées *Pouvoir, Croisade et Jugement Dernier au XVII^e siècle : le vécu et l'invisible*, parce que le cas pris en considération est un épisode de l'histoire roumaine : il s'agit du couronnement, en 1658, de Mihnea III, prince de Valachie. L'interprétation du cortège du Dimanche des Rameaux, inspiré d'un modèle déjà adopté alors à Moscou, est sans doute juste. Le prince, marchant à pied et tenant par la bride l'âne monté par le métropolitain, imitait Constantin servant d'écuyer au pape Silvestre : le conseiller de Mihnea, Païssios Ligaridis, avait vu cette cérémonie à la cour du tsar et la traduction en roumain de la Donation de Constantin date certainement de cette époque.

La reconstruction, hardie, mais assez vraisemblable, des idées d'un personnage aussi bizarre que Mihnea nous conduit au recueil des actes du colloque qui a eu lieu au New Europe College en 2004 et qui vient de paraître – un volume coordonné par Biliarsky et Păun, dont le titre dit tout le contenu, *Les cultes des saints souverains et des saints guerriers et l'idéologie du pouvoir en Europe Centrale et Orientale*. Le Dieu des miracles et des armées y est toujours présent. Ainsi, le professeur Marcello Garzaniti, de l'Université de Florence, examine la formation et la consolidation des églises locales en Bohême, en Hongrie, en Pologne et en Russie de Kiev. Fait défaut seulement la Serbie où, justement, la canonisation de la dynastie des Némanides allait jouer un grand rôle dans le développement

de l'Etat aux XII^e-XIII^e siècles. La religion orthodoxe a façonné l'identité bulgare dans la longue durée, ce qui fait l'objet des articles de Mme Bakalova et d'Ivan Biliarsky. Elka Bakalova a observé que le schéma rhétorique recommandé par Ménandre et par Eusèbe au début du IV^e siècle pour l'éloge de l'empereur s'applique encore, mille ans plus tard, au tsar Ivan Alexandre quand, en 1337, il fait l'objet d'un texte encomiastique. Plusieurs enluminures et fresques de l'époque ont conservé le portrait de ce monarque bulgare et ces témoignages, sous l'influence de l'art byzantin, achèvent de rendre saisissable l'affirmation de la souveraineté. La même méthode, qui met en rapport, en dialogue, les images artistiques et les textes littéraires, a permis à Ivan Biliarsky d'analyser le culte de sainte Paraskévi (Petka) en Bulgarie, avant la translation de ses reliques en Moldavie en 1641. La sainte a été vénérée comme protectrice de la capitale bulgare, Târnovo, selon le modèle du culte marial à Constantinople.

Pour élargir le débat, M. Boško Bojović (EHES, Paris) a remis en cause le patronage sur le monastère athonite de Chilandar exercé d'abord par les dynastes serbes et ensuite par les princes de Valachie. Une douzaine de documents inédits sont intégrés dans la série des donations qui ont manifesté la générosité des princes roumains envers les hagiories. Ce faisant, ils s'inscrivaient dans la continuation des anciens protecteurs de ce monastère : de cette manière, ils déclaraient leur solidarité avec un passé historique dont les traces n'avaient jamais pu être effacées par la conquête ottomane et, en même temps, ils faisaient reconnaître leur propre légitimité. Le problème de l'adoption de la Donation de Constantin dans le *Commonwealth* byzantin est repris par Petre Guran. La partie la plus intéressante de sa contribution concerne les couvre-chefs des prélats russes des XIV^e-XVII^e siècles, ce qui, naturellement, renvoie à la légende du *klobuk* blanc. L'octroi de cette coiffure aux archevêques de Novgorod, puis aux métropolitains de Moscou, devait servir de contrepartie à la transmission des *regalia* byzantins aux tsars russes qui se prévalaient d'être les successeurs de Constantin. Le caractère apocryphe de la Donation, depuis longtemps reconnue comme fausse en Occident, ne fut dénoncé en Russie qu'en 1666, avec la condamnation de Nikon. Par conséquent, la date qu'on doit attribuer à la version romaine de la Donation est sûrement antérieure à 1666 et peut-être postérieure à 1652, lorsque Ligaridis arrive à Moscou. Mais ne nous égarons pas : ceci est un *allorion*.

Le recueil contient encore deux études qui fournissent un arrière-plan occidental aux autres, lesquelles se concentrent sur l'Europe du Sud-Est. Avec sa profonde connaissance des sources vénitiennes, Ovidiu Cristea a signalé quelques apparitions de saints durant les guerres de la République contre l'Empire ottoman. Ce sont des hiérophanies assez exceptionnelles, destinées à montrer que les Vénitiens combattaient pour la Croix et que l'écart entre Grecs et Latins disparaissait pour augmenter les forces de la croisade. Le culte des saints rois (Etienne, Eméric et Ladislas), répandu en Hongrie au Moyen Âge, a connu un nouvel essor en Croatie au XVII^e siècle, parce que l'offensive de la Contre-Réforme, servie par les évêques de Zagreb, s'efforçait de resserrer les liens qui rattachaient la Croatie, la Dalmatie et la Slavonie au royaume de saint Etienne. Marina Miladinov a repéré l'activité de l'érudit héraldiste Ritter Vitezović, partisan résolu des Habsbourg, comme un indice du ralliement de la noblesse croate à la cour de Vienne après l'échec de la conspiration de 1671.

Même si les derniers articles restent confinés au domaine roumain, leur vaste documentation et leur tendance à découvrir ailleurs des analogies élargissent l'horizon. Dans le sillage de M. Berza, mais sans se rapporter à ses remarques sur les chroniques moldaves, Tudor Teoteoi dresse une liste des gestes de dévotion d'Etienne le Grand et s'efforce de ne rien oublier des événements surnaturels racontés par la tradition lettrée ou populaire à propos du prince. Les saints Procope et Démétrius chevauchent à la tête des armées moldaves. Etienne, défait et mis en fuite, prend conseil d'un pieux ermite exactement comme Dmitrij Donskoj a cherché les encouragements de saint Serge.

Mlle Ioana Iancovescu, en s'interrogeant sur les peintures de Hurezi, conclut que l'invocation de saint Sylvestre à côté de saint Constantin est encore un témoignage de la valeur accordée vers la fin du XVII^e siècle à « l'héritage byzantino-serbe » (à la Donation, dirions nous). C'est toujours Constantin Brancovan, le fondateur de Hurezi, qui apparaît au centre de l'enquête entreprise par Radu Păun afin de démanteler ce qu'il appelle « un mythe national », c'est à dire le refus d'abjurer par lequel le prince mis à mort par les Turcs a gagné, pour lui et ses fils, la canonisation. Sans partager entièrement son interprétation de cette douloureuse histoire, je dois constater que la référence au sacrifice des Macchabées ajoute au dossier une très importante source biblique.

Encore un volume vient de paraître chez Peter Lang, par les soins d'Ivan Biliarsky et de Radu Păun, *The Biblical Models of Power and Law*, qui réunit les actes d'un autre colloque international,

accueilli par le New Europe College en 2005. On y retrouve presque tous les auteurs qui avaient pris part aux rencontres des années précédentes. Păun seul signe la préface, un texte solide qui affronte des problèmes difficiles. Ivan Biliarsky a choisi un exemple de sacralité du pouvoir qui s'est perpétué jusqu'à nos jours et que, sauf les spécialistes, les Européens ignorent. C'est l'Éthiopie qui a conservé pendant une quinzaine de siècles les institutions de l'Empire d'Axoum, dont la famille régnante prétendait descendre de Salomon et de la reine de Saba. À la base de cette idéologie se trouve un texte du XIII^e siècle, la Gloire des Rois (*Kebrā Nagast*), qui a codifié la tradition nationale : le « Roi des rois » est un nouveau David, il doit son autorité héritée à la translation de l'Arche Sainte et il est l'unique gardien de la foi chrétienne dans la monarchie universelle placée sous sa protection. À lire cet exceptionnel article, on se rend compte que la mort de Haïlé Selassié, après un règne cinquantenaire, a pu être considérée comme un Christicide. Dans *Règner saintement*, Andrei Pippidi étudie l'alliance avec Dieu d'un autre peuple, les Roumains : les princes de Moldavie et de Valachie assumaient une fonction sacrée, en tant que membres d'une famille spirituelle qui remontait à Constantin et aux rois de l'Ancien Testament. Le cas de l'icône miraculeuse amenée par Neagoe Basarab de Constantinople pour en doter sa fondation de Curtea de Argeș est analysé minutieusement. Plusieurs passages des chroniques et des documents ont servi à Ovidiu Cristea pour rassembler des informations sur la conception du parjure en Valachie au XVI^e siècle. La figure biblique de Salomon, telle qu'elle est représentée dans l'art et la littérature du Moyen Âge, est, certes, un modèle de sainteté et de sagesse ; pourtant, des exemples recueillis par Gabor Klaniczay parlent d'un tyran polygame, magicien et idolâtre. Le plus riche des travaux du volume, dû à Mme Elka Bakalova, nous propose un parcours passionnant de l'image de David : empereurs byzantins, rois francs et français, princes géorgiens ou serbes et, enfin, le tsar bulgare Ivan Alexandre. David encore, pour Margarita Kuyumdzhieva, mais représenté comme pénitent, rachète son péché par l'humilité. Les observations d'Ioana Iancovescu tendent à proposer comme modèle de l'église de Neagoe Basarab à Curtea de Argeș le temple de la vision d'Ezechiel, dont le souvenir reviendra ensuite à Hurezi et à Saint Georges de Bucarest.

L'exercice comparatiste exige de travailler ensemble. Opération à laquelle participe le professeur Hattenhauer, avec un savant commentaire de la formule « *Per me reges regnant* » à Byzance et dans l'Empire des Carolingiens et des Ottons ; dans la même optique, Marina Miladinov a saisi la présence du Second Commandement dans la polémique protestante contre le culte des saints et des images (l'iconoclasme des premiers réformateurs est illustré par Bucer et Bullinger). À son tour, Jürgen Brand évoque les rapports entre justice humaine (« terrestre », dit-il) et le Jugement Dernier, ce qui l'entraîne à une traversée vertigineuse des civilisations puisqu'elle va de l'ancienne Égypte aux discours du président G.W. Bush.

Les thèmes de « théologie politique » roumaine reviennent sous le regard de Radu Păun. Cet auteur a choisi de suivre le chemin d'une idée-force qui apparaît dans le discours officiel en Moldavie au XVI^e siècle, celle de la prédestination des princes régnants. Alexandre Lăpușneanu et Pierre le Boiteux ont été les premiers à revendiquer cette situation exceptionnelle, probablement sous l'influence du milieu ecclésiastique constantinopolitain. Avec la collaboration de Radu Păun, Mme Emanuela Popescu-Mihuș s'occupe des panégyriques récités en grec à l'occasion de l'avènement des Phanariotes : un genre littéraire, en prose ou en vers, qui reflète l'idéologie de ces princes du XVIII^e siècle, en reconciliant les références bibliques à la situation où le sultan suzerain est en même temps instrument de Dieu. Finalement, Mlle Andreea Iancu a entrepris une fine analyse des cas d'adoption testamentaire qui, en Valachie sous l'Ancien Régime, étaient destinés à perpétuer la mémoire d'un lignage noble. De la sorte, on parvient à identifier une forme de conscience historique.

Il est temps de conclure. Les auteurs ainsi réunis, sous la houlette de Biliarsky et de Păun, ont réussi à constituer un réseau et à mettre d'accord les résultats de leur recherche. Établir des analogies, ébaucher des raisonnements, c'est ce qu'ils savent le mieux. Le lecteur leur saura gré de cette expérience de comparatisme constructif. Devant ces trois volumes, j'ai grand plaisir à féliciter le New Europe College, puisque l'assemblage et la mise à jour des travaux dont mon rapide commentaire n'a fait qu'esquisser le contenu ont été possibles seulement grâce à l'activité de cette institution. Elle saura, sans doute, continuer et élargir sa tâche dans le domaine des études religieuses, juridiques et historiques.

Andrei Pippidi